

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 11 décembre 1903, h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

SOMMAIRE

L'ABEILLE DE DEMAIN.

Le Fétichisme en Sibirie. Les Trois Accolades. Dernier révé. Jonas le Souveur. Le Théâtre en province. Conversation avec M. Delarbre, député du Calvados. Vers de Jeune Fille, roman. Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite). Mondaines, chanson. L'Actualité, etc., etc.

Innsbruck et Rome.

Les incidents d'Innsbruck ont eu comme il s'y fallait attendre — le retentissement à Rome, dit une feuille parisienne, le "Temps". On sait que le Tyrol autrichien est habité par deux populations différentes, l'une de race italienne, dont Trente est le centre, et l'autre de race allemande. L'élément italien revendique depuis longtemps une part égale dans les privilèges et les droits dont jouit la nation allemande.

Ses prétentions portent en particulier sur la création et l'ouverture d'une Université italienne à Innsbruck, en face de celle où la Compagnie de Jésus a su se créer une sorte de quartier général. Le gouvernement de François Joseph a recouru à la justice de cette requête. Il a même promis d'y donner satisfaction, et les Tyroliens italiens, d'abord ravis de cet engagement, ont commencé à chercher à trouver qu'on leur bailla belle et qu'il force d'espérer toujours, on finit par désespérer.

Assés se sont-ils décidés, en attendant ce beau jour, à faire leurs affaires eux-mêmes et à inaugurer modestement des cours libres d'enseignement supérieur en face de l'Université allemande. L'idée n'a rien de subversif. L'Autriche-Hongrie, où se parlent tant de langues, de dialectes et de patois, où le parlement même, à Vienne, retentit de baraganes en idiomes divers et où l'armée elle-même, ce palladium de l'unité, commence à voir pénétrer la diversité des langues, il n'est pas étonnant qu'on se soit avisé de tenter une telle expérience.

Leur ardeur communicative s'est propagée dans la foule. Elle s'est portée vers le palais Cigli où réside l'ambassadeur de Sa Majesté Apostolique. Elle s'est livrée à des manifestations menaçantes aux cris de "Viva Oberdan!" Tant il est vrai que le souvenir du jeune auteur de la tentative de régence irrédentiste, est demeuré vivant dans le cœur du peuple.

Assurément, tout cela n'a pas grande portée. On rétablira l'ordre. Il n'y a rien à craindre pour les personnes ni même pour les armées de l'ambassade. D'ici à quelques jours le calme sera restauré et les esprits à court de vue ne songeront plus à un incident qu'ils tiendraient pour clos.

Ceux qui se piquent de voir plus loin et de réfléchir moins superficiellement, se diront peut-être que nous vivons dans un temps singulier où l'unité d'un grand empire — celui de l'Autriche-Hongrie — s'atteste par les propos de deux premiers ministres se traitant de Budapest à Vienne d'é-

conférencier à l'hôtel d'Innsbruck. "A la cour d'Autriche", un ordre du gouverneur est venu interdire la leçon. Mais le sujet était dangereux et explosif: il s'agissait de Pétrarque, et la police ne saurait voir dans l'illustre poète des "Sonnets", dans le précurseur de la Renaissance, un conspirateur contre la monarchie des Habsbourg.

Cet ordre a frustillé la jeunesse italienne accourue pour écouter un savant maître sur une des gloires de l'Italie. Il y a eu du tapage, les paisibles rues d'Innsbruck ont retenti de vociférations inaccoutumées dans une ville où le veilleur de nuit paraît encore, sa lanterne soulevée à la main, ses rondes, comme dans les "Maitres chanteurs de Nuremberg", et pousse son cri traditionnel qui fait fuir le sommeil des bons bourgeois et qui avertit charitablement les rôdeurs et entrepreneurs d'effraction. Même sur le coup de minuit, dans une brasserie où le patriotisme des deux nationalités s'était, suivant sa coutume, abréuvé et exalté, on se vit venir aux mains entre étudiants et le sang aurait coulé.

Béahouré, dira-t-on, dont il serait absurde d'exagérer l'importance. Il est vrai: mais ce qui est plus grave, c'est le contre coup de tous ces incidents sur l'esprit public en Italie.

De tout temps l'irrédentisme a été un canot de gros soucis aux négociateurs de la Triple-Alliance et c'est à dire d'une alliance où l'Autriche et l'Italie ont cru devoir s'unir entre elles en même temps qu'avec un tiers. A plusieurs reprises, des accidents sont survenus qui ont failli ébranler un accord un peu artificiel.

Il n'est assurément pas banal qu'il faille mettre sous la protection de la force publique contre les démonstrations, et peut-être les voies de fait de la population de la capitale, le palais de l'ambassade d'un pays ami et allié. C'est pourtant ce qui se reproduit chaque fois qu'une circonstance plus ou moins fortuite remet l'Italie "irredenta" à l'ordre du jour de l'esprit public.

Cette fois-ci, c'est la jeunesse académique qui a pris l'initiative. Il s'agissait d'un cours d'un professeur éminent, d'un des grands noms de la littérature italienne. Les étudiants de l'Université de Rome ont manifesté. Il s'est trouvé que leur zèle pour l'ouverture d'une Université italienne à Innsbruck a eu pour premier effet la fermeture — provisoire — de l'Université de Rome.

Leur ardeur communicative s'est propagée dans la foule. Elle s'est portée vers le palais Cigli où réside l'ambassadeur de Sa Majesté Apostolique. Elle s'est livrée à des manifestations menaçantes aux cris de "Viva Oberdan!" Tant il est vrai que le souvenir du jeune auteur de la tentative de régence irrédentiste, est demeuré vivant dans le cœur du peuple.

Assurément, tout cela n'a pas grande portée. On rétablira l'ordre. Il n'y a rien à craindre pour les personnes ni même pour les armées de l'ambassade. D'ici à quelques jours le calme sera restauré et les esprits à court de vue ne songeront plus à un incident qu'ils tiendraient pour clos.

Ceux qui se piquent de voir plus loin et de réfléchir moins superficiellement, se diront peut-être que nous vivons dans un temps singulier où l'unité d'un grand empire — celui de l'Autriche-Hongrie — s'atteste par les propos de deux premiers ministres se traitant de Budapest à Vienne d'é-

trangers, et où la solidité de la Triple Alliance repose sur l'entente de deux pays dont l'un interdit la parole aux professeurs de l'autre, et dont l'autre célèbre, par une partie de son peuple, les tentatives de régence faites sur le souverain de l'autre.

L'appartement Borgia AU VATICAN.

[D'un correspondant de Rome]

L'appartement Borgia au Vatican vient d'être occupé par le secrétaire d'Etat. C'est Jules II qui fit orner cet appartement par le pinceau de Raphaël. Ce sont les "Stanzes" ou "Chambres" que, de toutes les parties du monde, on vient admirer. Il n'est plus venu à l'idée d'aucun Pape d'y faire transporter son lit et son bureau.

Au-dessus des Stanzes est situé l'appartement Borgia, c'est à dire des chambres qui furent habitées par Alexandre VI et où le Pinturicchio a tracé de son pinceau délicat les scènes les plus merveilleuses du cycle chrétien: images pieuses et d'un sentiment pur, elles étaient dignes de prendre place à côté des peintures mystiques de Fra Angelico, qui, non loin de là, décorait la célèbre chapelle de Nicolas V.

Or, peut être à cause des souvenirs qui se rattachent au nom de Borgia, l'appartement d'Alexandre VI fut longtemps négligé par ses successeurs, surtout durant la période de prudence qui commença à la fin du dix-huitième siècle, alors que l'on traitait de l'apochryphe des fresques de Raphaël et de Michel Ange. Sous Pie IX et pendant que bonne partie du pontificat de Léon XIII, seuls quelques initiés arrivaient à la visiter. On y avait installé la bibliothèque du célèbre cardinal Mai, et les gardes mentionnaient à peine l'appartement Borgia et ses trésors artistiques. On ne soupçonnait pas l'existence de ce joyau au Vatican. Que d'agréables surprises j'ai procurées à nombre de mes compatriotes, en leur faisant ouvrir ces salles possédées, que j'avais pour ainsi dire découvertes!

J'entends encore les exclamations admiratives de notre cher Magnard que j'eus le plaisir d'y accompagner un jour; de Thomas et de tant d'autres. Tous s'étonnaient que de telles merveilles fussent cachées au public.

Les artistes, les amis de l'art s'enrôlent par s'en émouvoir; ils firent comprendre au Vatican combien l'état d'abandon de l'appartement Borgia était déplorable, et qu'une restauration s'imposait si l'on ne voulait perdre ses trésors d'art. Léon XIII écouta leurs doléances, fit acheter la bibliothèque Mai et restaurer les splendides salles. Il y dépensa près d'un demi million et, peu d'années avant sa mort, eut la satisfaction d'inaugurer en personne les appartements Borgia, dès lors rendus à l'art et au public.

Comme dans une aréole de lumière, on vit revivre ces délicieuses fresques des mystères de Notre-Seigneur; les paysages naïfs, mais enchanteurs, des Pères du désert; les épisodes légendaires de la vie de sainte Catherine de Sienne, de sainte Barbe; les figures allégoriques des Sciences et des Arts, dont Raphaël s'inspira.

Or ces salles Borgia, que le monde artiste était heureux de pouvoir admirer, grâce à la munificence de Léon XIII, vont de nouveau devenir un appartement privé. Dans tout le Vatican, qui comprend onze mille chambres, on n'a donc pu trouver à loger le secrétaire d'Etat, Merry del Val, ailleurs que dans ces pièces qu'habita le dernier des Papes espagnols! Le monde artistique ne pourra donc plus jouir de la vue de ces délicieuses fresques de Pinturicchio. Seuls, Mgr Merry del Val, ses amis, quelques diplomates, auront le droit de les contempler!

Voilà qui donne lieu aux protestations des artistes et des connaisseurs. La presse italienne non seulement s'en est fait l'écho, mais elle ont une répercussion à l'étranger. Déjà la lumière électrique est installée dans ces salles, qui ne se prêtent à aucune façon aux innovations modernes; et Mgr Merry del Val y a reçu les visites des personnes venues pour le féliciter de sa prompte exaltation à la pourpre. Il serait réellement fâcheux et regrettable à tous les points de vue, que S. S. Pie X marquât les débats de son pontificat par ce véritable crime de lèse-art. Faire de ce sanctuaire de l'art, et de l'art religieux le plus pur, et le plus pur, un appartement privé dans le style moderne, serait une véritable profanation. Il est bon que la voix du grand public se fasse entendre et parvienne jusqu'à Saint-Père.

Le serum anti-pesteux.

A la demande du gouvernement britannique, l'Institut Pasteur vient d'envoyer à Londres 2,500 tubes de serum anti-pesteux. Ces tubes, achetés 5 francs pièce, seront expédiés aussitôt par le ministère anglais des colonies au vice-roi des Indes, qui les fera distribuer dans son gouvernement.

L'Institut Pasteur cède son serum avec une réduction de 50 0/0 sur le prix courant. L'Institut, on le sait, ne spécule pas sur la vente de ses produits: c'est ainsi que du 1er juillet 1902 au 1er juillet 1903, il a payé largement les subventions de l'Etat et de la ville de Paris en donnant, en échange des 100,000 francs accordés, pour près de 212,000 francs de serum antidiphthérique.

Rappel de l'artillerie américaine dans Cuba.

Washington, 11 décembre.—La commission militaire et navale qui a récemment visité les stations navales américaines à Guantanamo et à Bahía Honda, dans l'île de Cuba, déclare dans son rapport qu'au moins un an s'écoulera avant qu'elles soient en état de recevoir l'artillerie de côte. En conséquence, les autorités du département de la guerre ont décidé de rappeler les compagnies d'artillerie actuellement à La Havane et à Santiago et de le tenir aux Etats-Unis jusqu'au moment où elles seront nécessaires aux stations navales.

Les 17ème et 18ème compagnies sont à Santiago, les 20ème et 22ème à La Havane.

L'état du secrétaire Hay.

Washington, 11 décembre.—L'état du secrétaire d'Etat Hay n'a subi aucun changement.

RETOUR DE L'ARCHEVEQUE.

Sa Grandeur, l'Archevêque Chapelle, est de retour à la Nouvelle-Orléans depuis hier. Il est arrivé de la Havane à deux heures du matin, mais n'a quitté le navire qu'à huit heures et s'est rendu directement à sa résidence, avenue de l'Esplanade; le lév. Scott l'y a accompagné.

Monsieur Chapelle, on le sait, est chargé par le Saint-Siège d'une haute mission à Cuba et à Porto-Rico, et c'est cette mission, qu'il remplit avec un admirable zèle, qui motive ses fréquentes déplacements.

Léon XIII savait, lorsqu'il nomma notre éminent prélat Délégué Apostolique des deux provinces, que de graves questions lui seraient soumises: il savait aussi que celui qui possédait toute sa confiance, les traiterait avec la considération, la sagesse et la haute compétence dont il a donné tant et tant de preuves dans sa brillante carrière.

Le clergé et les fidèles saluent avec bonheur ce retour. Monsieur Chapelle prendra part aux cérémonies qu'organise la Société Historique de la Louisiane pour dignement célébrer le centenaire de la cession du territoire louisianais; il en sera même une des personnalités marquantes.

HEATRES.

ELYSIUM. A l'Elysium, miss Rose Mayo se fait applaudir dans "Carmen". Elle y déploie un très grand talent. C'est la véritable reine du Troisième Empire.

Ward et Vokes font toujours des prouesses au Crescent. La semaine prochaine "Fatal Wedding" qui vient de faire fureur sur les théâtres les plus courus du monde.

"Fatal Wedding" est appelé ici à un succès éblouissant.

GRAND OPERA HOUSE.

"Queen of the White Slaves" achève en ce moment la série de ses succès au grand théâtre de la rue Canal, aux acclamations du public qui applaudit à l'heure qu'il est plus chaleureusement que le premier jour. Dimanche en matinée, autre succès plus brillant encore. Première de "Under the City Lamps" par la troupe Baldwin-Melville.

ST. CHARLES ORPHEUM.



ELIZABETH MURRAY

Variété telle est la devise de l'Orpheum. Il y reste fidèle et longue est la liste des artistes qui y défilent devant la rampe. McIntyre, Heath, Elizabeth Murray, Reynolds, Marjory avec ses chiens, Lillian Burkart, les Richard, Warren les Sisters Rapp, artistes de tous les pays, de tous les climats.

On chante, on danse, on joue la comédie, on s'amuse beaucoup à l'Orpheum.

TUDANS.

Les deux grandes tragédies, "Alexander the Great" et "Julius Cesar", avec MM. Louis James et Fred. Ward dans les deux principaux rôles, attirent toujours la foule au Tudans depuis dimanche. Rarement les librettistes se sont trouvés si pareils fete.

Lundi soir, première représentation à la Nouvelle-Orléans de "Iris", qui a obtenu ailleurs de brillants succès. Miss Hained remplira le rôle principal.

OPERA.

Reprise de "Faust", ce soir, avec MM. Garoute, Labriet, Montfort, Launay et Mmes. Guichan, Darrès et Mica.

Au premier acte ainsi qu'à trois autres, grands ballets réglés par Sig. Cammarano et dansés par Miles Porto, première danseuse noble, Staats et le corps de ballet.

Demanche, dans la journée, "La Favorite", le soir, deux comédies: "L'Anglais tel qu'on le parle" et "Les Saltimbanques" du Divorce.

Elections en Colombie.

New York, 11 décembre.—Les élections présidentielles ont eu lieu tranquillement dans la République. Une dépêche de Bogota, Colombie, au "Herald", en date du 7 décembre.

Le général Reyes et Gonzalez Valencia sont considérés comme les favoris dans la lutte. Il s'écoulera plusieurs jours avant que le résultat puisse être annoncé.

Bruit de l'invasion de l'isthme de Panama.

Washington, 11 décembre.—Le secrétaire de la marine Moody a reçu aujourd'hui une dépêche dans laquelle le contre-amiral Glass dit que le bruit court à Panama qu'un petit corps de Colombiens a débarqué à un point du territoire colombien dans le but de marcher sur l'isthme.

Le contre-amiral Glass n'a pu obtenir la confirmation de ce rapport.

En Colombie.

Colon, République de Panama, 11 décembre.—Le vapeur français Fournel est arrivé aujourd'hui de Savanilla et de Carthagène. C'est le premier navire entrant à Colon depuis le rappel du décret fermant les ports aux bâtiments venant de Colon ou s'y rendant.

Le Fournel a amené des passagers et la maille. Les autorités du département de Belvoir n'ont pas encore accepté la perte de l'isthme, qu'elles ne regardent pas comme définitive puisqu'elles détiennent les congés pour Colon, Département de Panama, et non République de Panama.

Un décret signé par le gouverneur Insurgens, daté de Carthagène le 2 décembre, dit: "En vertu des instructions reçues par voie de Port Limon de Son Excellence le commandant en chef de l'Armée de l'Atlantique du Pacifique il a décidé de donner la préférence à la méthode diplomatique pour traiter avec les Etats-Unis au sujet des efforts tentés pour défendre notre souveraineté et notre intégrité nationale, diminuées par la scission du Panama."

"Un conséquence, les causes qui ont décidé le gouvernement à adopter des mesures pour empêcher des communications avec le gouvernement rebelle ayant cessé, il est maintenant proposé que tous les citoyens puissent voyager librement sans l'obligation d'un passeport, et il est du devoir des autorités civiles et militaires de donner toutes les garanties nécessaires à ceux qui y ont droit."

Le Fournel rapporte que les croiseurs colombiens General Pinzon et Cartagena sont à Carthagène. L'agent du vapeur n'a eu aucune confirmation du bruit de l'arrivée de ce navire. A travers un passage à l'informé le représentant de la Presse Associée dit qu'il a vu récemment mise en circulation à Carthagène le croiseur Cartagena avait embarqué plus de mille hommes et y a dix jours pour les conduire au golfe de Darien.

Les fonctionnaires du gouvernement ont placé en détachement au dock, afin d'empêcher la sortie de Colombiens qui se trouvent sur le navire. Parmi ceux qui se trouvent de nombreux indiens récemment exposés de Colon.

Retraite des troupes colombiennes. Washington, 11 décembre.—Le département de la marine a reçu des avis établissant que les troupes colombiennes débarquées à l'embouchure de la rivière Attago pour marcher, des troupes sur l'isthme de Panama ont été retirées.

Erection en Georgie.

Cartersville, Georgie, 11 décembre.—Un noir du nom de M. J. M. de Broussard a été pendu au cours de la nuit à Cartersville pour le meurtre du bûcheron Reed, il y a six mois, en résistant à l'arrestation.

Mort d'un musicien.

Baltimore, Maryland, 11 décembre.—George G. Naxman, un musicien renommé, en son honneur pour son dent, s'est tué avec des unions ouvrières, est mort aujourd'hui.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

No. 41 Commencé le 26 octobre 1903

LA Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERC.

TROISIÈME PARTIE

Cœur de Mère.

IV

Soit.

allait apprendre une terrifiante nouvelle...

Rentrée chez elle, Mme Gérard questionna sa domestique. —M. Henri est-il là? —Non, madame, mais il y a au salon un de ses camarades qui désire vous parler.

Inquiète, car le fait était anormal, Marguerite entra dans le joli salon, fleuri de roses, où un homme debout l'attendait. Cet homme, c'était Onésime Cloquet.

Après avoir assisté impuissant, à la scène qui s'était, pour Henri, si tragiquement achevée, le brave Cloquet avait suivi le cortège qui traînait son pauvre camarade vers la prison...

Et le malheureux depuis long temps était dans sa cellule, qu'Onésime restait ligé sous la voûte... tel un corps sans âme.

Il ne rêvait malheureusement pas...

On avait tout à l'heure emprisonné son camarade... et bien tôt il passerait devant le conseil de guerre, qui le condamnerait sûrement à mort.

Grandcamp était perdu, perdu sans espoir... car il ne fallait pas s'attendre à de la pitié envers lui...

La justice militaire était implacable, elle est inexorable... —Sacré mille millions de millions de tonnerre!... se prit à bégayer le Breton, quand je pense que mon pauvre camarade est fiché, ça me chavire...

Et il Dieu possible qu'un malheur pareil s'opère? —Dire que ce matin on était si gai, si heureux tous les trois avec sa bonne dame de mère... une vraie pitié!

L'affaire-là, pouf! tout d'un coup. Le soldat demeura un instant embarrasé...

Il se grattait le front, il faisait des gestes... —Sûr, finit-il par dire, que je suis un drôle de diplomate. N'empêche... j'y vas tout de même...

J'ai du chagrin, par rapport à mon copain, et il me semble que je saurais mieux qu'un autre apprendre la triste nouvelle à cette pauvre femme.

Quelqu'un qui n'era pas à la noce par exemple, c'est toi, mon vieux Onésime, mais tant pis, s'pas...

Et, résolu, le brave gargon de nouveau sortit du quartier. Il se rendait chez Mme Gérard.

ditrait... un accident... —Un accident! oh! mon Dieu! je te craignais... mon fils est blessé...

—Que non, madame, vu que l'écuyer Grandcamp se porte au contraire aussi bien que moi, sauf votre respect...

—Qu'est-ce alors? hâtez-vous de me l'apprendre... Voyez... je suis sûr des charbons ardents...

—Faut pas... non, vrai, faut pas... —Mais enfin... —Eh! bien madame voilà la chose...

Nous étions aux Bosquets bien tranquilles, on écoutait la musique...

Mme Gérard criait ses belles maux l'une contre l'autre, et donnait tous les signes d'un gouverneur éperdu, car le brave Cloquet s'embarrassait sans cesse dans des parenthèses fort longues, et fort entortillées...

Mais comprenant que l'interrompre ne servirait à rien, elle ne souffla mot.

Le soldat, tout à son idée, poursuivait: —J'vas vous dire, madame, faudra me pardonner si je lâche quelque affaire qui soye pas convenable...

—Mais malgré moi... je répète ce que j'ai entendu, vous le savez...

Y en a un que j'vous parlais qui commence à demander à l'autre quoi qu'il avait l'air d'avoir à suivre une femme comme ça, comme ça... bref, votre signalement tout craché...

rendez-vous, et pis, votre nom avec!

Là, ça y est!... Mme Gérard devint égarée d'indignation...

Ses magnifiques prunelles bleues s'incendiaient... elle crista ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier.

Eufin, ayant vaincu sa honte révoltée, elle prononça lentement: —La suite, mon pauvre ami, je la devine sans peine...

Mou fils, n'est-ce pas, à défen du qu'on m'insulte et... —C'est tout à fait d'affaire là, madame! —Ah! le cher gargon comme il était beau dans sa colère... un vrai coq que j'vous dis! et fallait voir comme il tapait dur...